

Chronique

Le Vietnam
et l'olympisme

Je vous écris depuis le Vietnam, que je découvre pendant mes vacances. Ici, quelque chose m'a tout de suite frappée. Tout ce que je rencontre est enrichissant, la culture, les gens... C'est un peuple formidable, souriant, qui sort, qui fait la fête en communauté, qui vit très bien avec peu. Ce pays a pourtant des siècles de guerre derrière lui. Les derniers bombardements remontent à une trentaine d'années. Malgré ça, on ressent partout une atmosphère joyeuse, pas un seul mauvais regard. Les gens apprécient le moindre petit bonheur. Ça me fait office de piqure de rappel: on oublie parfois d'apprécier les choses simples de la vie. Les Vietnamiens chantent, dansent, jouent. Ils sont sans complexe. Dès qu'un touriste prononce un mot dans leur langue, ça aussi, ça les rend heureux.

Durant mon séjour, j'ai rencontré à Hanoi le vice-président du Comité national olympique vietnamien, qui occupe aussi cette fonction au niveau asiatique. Et dans la discussion, j'ai été surprise de constater que le fait de penser à des JO dans nos montagnes le faisait rêver. Lui aussi est un bon vivant. Il était le premier à chanter ce soir-là, car ici, le karaoké, c'est sacré. Pour lui comme pour les gens de ce pays, ce qui compte d'abord, c'est le partage. Alors il est émerveillé par le bon côté des JO, sans penser en premier lieu aux côtés négatifs qui pourraient exister. C'est un peuple qui vit pleinement chaque instant de la vie, qui a envie d'avancer, d'aller au fond des choses.

Alors, je fais naturellement le parallèle entre ce que je vis ici et ce que seraient des JO en Suisse en 2026: un lieu de rassemblement de valeurs concrètes d'unité, de partage, de fête. Le Vietnam a vraiment attiré mon attention à ce sujet, car tout fonctionne même si l'on mélange les gens de tous âges, de toutes ethnies - je crois qu'il y en a 54 au Vietnam -, ou les différentes religions. Il y a quelques jours, j'ai assisté au concert d'une gagnante du concours national de «The Voice». Il y avait des milliers de personnes et pourtant aucun service de sécurité! Et tout s'est bien passé.

Une autre anecdote: lors des repas, tu ne fais pas seulement une fois «santé» avant de boire ton verre. Tu le fais plusieurs fois, presque à chaque gorgée! Encore une façon de vivre plus intensément le moment, de partager plus en profondeur entre convives. J'en ai vite pris l'habitude.

Je me dis qu'avec cet état d'esprit positif, on pourrait peut-être aborder la question olympique différemment, en allant à l'essentiel: permettre aux jeunes de rêver, sortir du virtuel des réseaux, vivre un projet concret, un magnifique objectif commun à tous. Ce serait un message fort. Pour ma part, j'ai confiance dans notre savoir-faire. Et s'il y a bien un pays capable de réaliser des JO à taille humaine, c'est la Suisse.

Alors, n'ayons pas peur et osons. C'est ça les Jeux olympiques. Et ces valeurs-là se ressentent même au Vietnam.

Fanny Smith
Skicrosseuse



Cette chronique est assurée en alternance par Thabo Sefolosa, Nino Niederreiter, Fanny Smith, Tom Lüthi et Yann Sommer

Decryptage



La nouvelle franchise de NHL, dans laquelle évolue le Suisse Luca Sbisa, fascine les supporters de tous âges. John Locher/Keystone

Vegas Golden Knights, la sensation sortie tout droit du désert

● Nés à Las Vegas il y a moins d'une année, les Golden Knights défieront Washington dès demain en finale de la Coupe Stanley.

CYRILL PASCHE
cyrill.pasche@lematin dimanche.ch

C'est le genre d'histoire qui n'arrive qu'à... Vegas. Une franchise montée de toutes pièces en marge de la pire tuerie qu'a connue la ville du vice (58 morts et 851 blessés durant un concert en plein air le 1er octobre 2017) et composée des rebuts des 30 autres clubs de la NHL, s'est hissée en finale du championnat à sa première année d'existence. Vegas n'est plus qu'à quatre victoires du titre tandis que la mère patrie du hockey, le Canada et ses sept franchises, attend de soulever la Coupe Stanley depuis... 25 ans et le dernier triomphe du Canadien de Montréal en 1993. «Las Vegas aime les gagnants, souligne Chris McSorley, ancien coach du Thunder entre 1994 et 1998 dans la ligue internationale (IHL). Le plus dur n'est pas de lancer un show, mais de le faire vivre durant des an-

nées. En rencontrant un succès aussi fulgurant, les Golden Knights viennent de créer leur propre problème.»

L'architecte de la 31e franchise du circuit, George McPhee, est Canadien. Le Manager General de 59 ans a bâti un groupe gagnant l'été dernier lors du repêchage d'expansion en choisissant un joueur «sacrifié» dans chacune des 30 autres organisations du circuit. Son plus grand coup: le Suédois William Karlsson, six buts la saison précédente sous le maillot des Columbus Blue Jackets, en a marqué 43 (!) avec les Golden Knights. «Le sentiment de rejet est quelque chose de très puissant», note le coach de GE Servette, Chris McSorley.

Ce groupe de nobodies - avec un Suisse (Luca Sbisa), un Français (Pierre-Edouard Bellemare) et une seule star dans ses rangs, le gardien Marc-André Fleury, dit «Flower» - était coté à 500 contre 1 pour soulever la Coupe Stanley. Vegas est en quelque sorte le pendant de Leicester City en football, champion d'Angleterre surprise en 2016 et coté à 5000 contre 1 en début de campagne.

42 millions de visiteurs dans la ville
Le succès a été immédiat. Les shows d'avant-match? Dignes de Vegas: flamboyants et grandioses. Les réseaux sociaux,

ensuite, gérés et animés par un virtuose. Agressif, punchy, hilarant, le compte Twitter des Golden Knights a généré un nombre incalculable de nouveaux followers et supporters à travers la planète, séduits par la fraîcheur véhiculée par le nouveau club. Le hashtag très local, «Vegas Born», en référence à la naissance de la première franchise de sport majeur US dans l'histoire de la ville, est devenu global et rassembleur. Une approche qui reflète le melting-pot de cette équipe dite d'expansion et l'attrait international de la capitale du vice. «Las Vegas attire 42 millions de visiteurs chaque année et les Golden Knights, avec des joueurs venant d'un peu partout, en sont le reflet, explique Brian Killingsworth, le responsable marketing. Les fans perçoivent notre histoire comme quelque chose allant au-delà du sport. Le message est puissant et il a impacté des gens à travers toute la planète.»

Sur la glace, les joueurs se sont chargés du reste en alignant les victoires. Après avoir balayé les Los Angeles Kings par quatre victoires à zéro au premier tour des play-off, le site américain Vice titrait: «Et si Vegas ne perdait plus jamais?»

Les Golden Knights n'ont pas réalisé le sans-faute, mais ils ne sont plus qu'à quatre victoires du titre.

Beau comme les Alpes
et la légende pour témoin

Viril mais correct

Simon Meier
Journaliste



Froome. D'accord, à condition de le dire à la chaîne, son nom ronfle comme une Ducati dans l'ascension du Galibier. Ce n'est quand même pas une raison pour penser tout permis de se conduire - sinon, on va le lui retirer. Chris Froome ne dérange pas en soi, comme individu sur la planète, avec ses dents blanches comme une oie et son palmarès lourd comme un buffle. Mais force est de constater qu'à lui seul le sujet de Sa Majesté sème un sacré souk dans les appartements déjà souvent mis à sac de la petite reine.

Vendredi lors de la 19e étape d'un Giro qu'il gagnera aujourd'hui à Rome, le pouce levé sous les Fourches Caudines de

la vox populi, Chris Froome a écrit l'une des pages les plus folles du cyclisme contemporain; mettons depuis 1999 et le tout premier «Tour du renouveau», juste après l'affaire Festina.

Une échappée-fleuve de 80 bornes, à l'ancienne pour ne pas dire à l'ancestrale. Le Kényan blanc de la Sky, roi de la technologie chrono-triomphale ultramoderne solitude, s'est soudain métamorphosé en romantique du cycle éternel et de l'immuable bravoure, seul dans la beauté lunaire des Alpes. On aurait eu envie de lui coller une casquette années 1930 sur l'occiput, d'enrouler deux boyaux autour de son thorax, histoire de confondre les parfums d'antan dans la soupe actuelle.

Bref, Chris Froome, que certains destinaient à l'abandon après dix premiers jours de courses traversés tout flapis, a mis 38 minutes 52 au maillot rose Simon Yates, dépossédé à son profit. Fabuleux, s'enflamment les crédules. Phénoménal, nuancent les prudents. Stupéfiant, grincent les sceptiques, reliant illico cet exploit à celui qu'avait réalisé sur le Tour 2006 l'Américain Floyd Landis, malheu-

reusement frelaté au whisky abusif (produit masquant) et débouchant sur un évènement surplu de testostérone.

Antoine Blondin pendant ce temps-là, doit servir un petit blanc du pays d'Anjou en effectuant des sauts de carpe - avec sauce tartare de préférence. Parce qu'entre le cyclisme et sa crédibilité, le combat tourne à la boucherie infernale. Et Chris Froome, l'homme dont les avocats sont suffisamment puissants et compétents pour transformer des données positives en «contrôle anormal», ne simplifie pas la malédiction.

Faut-il magnifier l'extraordinaire ou fustiger la supercherie? On ne sait plus depuis longtemps. Toujours est-il que Chris Froome, qui roule sous réserve de l'issue d'une «enquête en cours», visera en juillet un cinquième sacre sur les routes françaises. Comme Lance Armstrong a été effacé des tables, il s'agirait d'un record, codé-tenu dans la légende par Jacques Anquetil, Eddy Merckx, Bernard Hinault et Miguel Indurain - que des types clean. Mais la légende, pour tout dire, ça fait un bout qu'on n'y croit plus.